

Interview avec TSAN Loli

Van Mol Mariem : Bonjour, on a avec nous, Loli Tsan, artiste visuelle et invisible.

Tsan Loli : Oui, mais ce n'est pas vraiment comme ça que je me définis.

V. M. M. : OK, est-ce possible de vous présenter ?

T. L. : Moi, je suis professeure d'université dans l'état de New York. Dans une université où je suis prof de littérature médiévale française. Je suis aussi pianiste et je m'intéresse à tous les arts bien sûr.

V. M. M. : OK, vous êtes de quelle origine ?

T. L. : Je suis d'origine multiple en fait. Je suis née à Paris, mais mon père est japonais-chinois et ma mère française-chinoise. Enfin, un peu de tout dans notre famille. Et mes parents se sont mariés à Rome, à Saint-Pierre de Rome.

V. M. M. : Depuis quelle année habites-tu ici à Paris ?

T. L. : Non, je n'habite pas à Paris. Je suis née à Paris. Ensuite, j'ai fait mon doctorat à Los Angeles, à **Lucy L.A.** et après, j'ai obtenu un poste dans l'état de New York et je suis revenue en France à partir du COVID. Je suis arrivée ici en mars 2020 et mon vol a été annulé comme on pouvait s'y attendre. Et depuis, je ne suis pas repartie.

V. M. M. : Est-ce possible de nous décrire ta discipline artistique ? Qu'est-ce que vous pratiquez en tant qu'art ?

T. L. : Je ne suis pas une artiste visuelle, pas officiellement, disons. Mais je m'intéresse beaucoup à l'art invisible. En fait, tout ce que j'ai appris, je l'ai appris à travers plusieurs disciplines à savoir la littérature et aussi la pratique du piano. Puisque je suis pianiste depuis que je suis toute petite et évidemment, il y a énormément de passerelles et je me suis beaucoup aussi intéressée aux arts. D'ailleurs, j'ai écrit avec Ludovic un livre sur la singularité.

V. M. M. : Est-ce possible de nous montrer ce que tu fais en tant qu'œuvre d'art ? En tant que pratique artistique ? Comment ça a commencé ? Comment ça a évolué ?

T. L. : Moi, c'est une pratique musicale et d'écriture. Ce sont les deux. Mes parents étaient compositeurs, mais moi, je n'ai pas voulu être compositrice. Mais j'ai un entraînement de pianiste et depuis que je suis toute petite, j'ai fait pas mal de concerts et ce n'était pas non plus ce que je voulais faire. Ce qui m'intéresse le plus, c'est l'écriture. Donc, évidemment, j'ai écrit beaucoup

d'articles académiques, mais j'ai écrit aussi d'autres types de textes : de la poésie, des nouvelles, etc.

Le dernier projet sur lequel je suis en train de travailler, c'est de regarder en fait, les œuvres de compositeurs à la fin de leur vie et j'ai constaté que même à partir de Mozart - je n'ai pas regardé avant - c'est que quand on regarde les dernières œuvres, elles sortent de leur conditionnement social et en fait, elles explorent absolument tout ce qui est possible et bien sûr, elles cassent toutes les règles. Puisqu'elles ne se conforment plus, ces œuvres, aux attentes de la société. Par exemple, quand on voit Mozart, Beethoven et Chopin, on constate qu'à la fin de leur vie, ils n'écrivent plus du tout comme on écrivait à l'époque. On peut dire que certains sont un peu près cent ans en avant. Alors ça vraiment, c'est un phénomène qui m'intéresse beaucoup, que j'ai constaté en musique. Je n'ai pas encore regardé ce que ça donnait dans d'autres disciplines comme la peinture par exemple. Donc c'est ça que je fais parce que c'est une expérience qui est à mon avis qui va un peu au-delà de la créativité. C'est une expérience qui est une immersion totale de l'être dans sa création. Et je découvre en fait quand ces compositeurs sont vraiment à la frontière entre la vie et la mort et il se passe des tas de choses qui sont apparentes dans leur écriture musicale. Et auxquelles on n'aurait pas accès, on ne sait pas du tout ce qu'il se passe évidemment après la mort, mais je pense que les gens qui ont créé et qui sont capables d'exprimer leur expérience par leur art et bien, on découvre des choses absolument fantastiques.

V. M. M. : N'as-tu jamais été intéressée par des femmes compositrices ?

T. L. : Ah, mais bien sûr ! Bien sûr que si ! Alors les femmes compositrices, c'est une catégorie, enfin les femmes artistes en général. Car si on regarde aujourd'hui, sur le plan économique, on regarde par exemple le fait que dans les enchères, par exemple, on regarde de millions de transactions et on voit que les femmes, l'art des femmes est acheté à peu près à 45 - 50 % de moins que les œuvres d'hommes. C'est parce qu'il y a une perception... Ah oui, ça, c'est de l'art fait par les femmes. Du coup, on est absolument dévaluée. On est au XXI^e siècle, voilà. Donc j'ai regardé ces chiffres et j'ai été complètement choquée. Et déjà, le statut économique d'un artiste, c'est difficile, mais alors en plus quand il y a le genre par-dessus, c'est extrêmement difficile. Ça, je le garde pour les artistes, c'est surtout l'aspect économique. Les artistes souvent, ils sont obligés d'avoir une autre activité pour pouvoir financer leur activité artistique. C'est très rare, les gens qui vivent uniquement de leur art.

Pour ce qui est des écrivains, alors c'est intéressant parce que quand on regarde l'histoire des femmes... en fait, j'ai enseigné un cours sur la voix des femmes dans la littérature française. Alors quand on regarde entre le Moyen-Age et le XXI^e siècle, il y a très peu de femmes qui écrivent. Il y

en a deux qui sont très connues : **Hildegarde de Beren** qui était... Ah non ! Je parle d'une musicienne-là. C'est un peu la même chose avec la musique... Elle était aussi écrivaine d'ailleurs. Je regarde par exemple une femme comme Marie de France, la raison pour laquelle elle a pu écrire, c'est qu'elle était d'une famille très élevée dans la société. On ne sait pas qui c'est en fait. On pense qu'elle était française, mais vivant à la cour des plantes à Genet et que ça pouvait être un membre de la famille royale. C'est pour cela qu'elle a pu écrire et donc qu'on a une voix qui est vraiment différente de celle des hommes dans la littérature française qui se détache. Ensuite, on a un autre exemple pendant la Renaissance, c'est Louise Labé. Alors Louise Labé, elle a été à Lyon donc je pense que les contraintes sociales étaient un peu différentes. C'est très curieux, car elle a vraiment été soutenue par sa famille et son mari qui était marchand de corde. Louise l'Abbé a grandi dans une famille, pourtant pas riche, mais bourgeoise, son père aussi était cordier. Ils étaient dans le business des cordes, il vendait des cordes, il fabriquait des cordes. Mais son père a fait en sorte qu'elle ait accès à une éducation assez complexe ce qui était super rare. Elle avait toute une bibliothèque fantastique où elle pouvait lire en grec, en latin, etc. Et elle a réussi à produire une œuvre qui est absolument extraordinaire au point où il y a même des théories même au XXI^e siècle : « Ce n'est pas possible, elle n'existe pas ». C'est une femme qui a une théorie du complot qui est aberrant quoi ! Il y a des gens qui n'arrivent pas à accepter qu'une femme puisse être écrivaine. Ils disent, mais oui on l'a inventée, c'est parce qu'il y avait tout un groupe qui s'appelait l'école de lion, il n'y avait que des hommes, elle c'était la seule femme. Ils l'ont inventé pour pouvoir parler d'elle, mais en fait, c'était une prostituée. On a dit des tas de choses sur elle, elle était lesbienne, elle était une prostituée, toute sorte de choses qu'ils ont inventées. Mais surtout, la dernière théorie qu'ils ont inventée au XXI^e siècle, c'est qu'elle n'a même pas existé. Voilà.

V. M. M. : Avez-vous des points en commun avec elle en tant qu'artiste femme ?

T. L. : Je pense qu'avec beaucoup d'autres artistes en fait. J'ai regardé beaucoup de femmes écrivaines. Pas particulièrement elle, elle, c'est différent parce que c'était à la Renaissance. Mais quand je regarde par exemple au XIX^e siècle, les femmes écrivaines, c'est absolument incroyable. Par exemple, Colette, c'est son nom de famille. Elle ne s'appelait pas Colette, c'était le nom de son père. Ensuite, elle a épousé quelqu'un dont le nom de famille était Willy donc elle se faisait appeler Colette Willy et lui, il prenait les prête-noms, ils n'écrivaient pas du tout. Il embauchait des gens pour écrire puis il signait de son nom. Mais il a fait la même chose avec sa propre femme.

Et sinon, il y avait George Sand. Il y a des doutes tels qui tombent sur les femmes écrivaines créatrices. Par exemple, George Sand, elle a été obligée de prendre un nom d'homme, elle s'appelait Aurore Dupin. Mais elle s'est dit non, je m'appelle George. Bon, elle n'a pas fait semblant

d'être un homme, mais elle a dit, je m'appelle George et puis, elle s'habillait comme un homme. Et en fait, elle a lancé une mode d'ailleurs. À l'époque, il y avait Marilda Gout par exemple qui a pris un pseudonyme masculin pour être acceptée. C'est fou quand même !

Il y a aussi le problème de la représentation des femmes dans l'art. En fait la femme, c'est l'objet du désir. Quelle est la voix de l'objet du désir ? Bah en fait, l'objet du désir, il ne dit rien. Est-ce que c'est : « Ooh je l'aime ! Je suis attirée » ? Une femme ne va pas dire : « Moi, j'aime ! Moi, je veux ! » En littérature, ce n'est pas du tout comme ça... En musique ou dans les arts visuels, on peut très bien dire ça a été fait par un homme, « Ah bah, je vais acheter tout de suite » ; non, c'était une femme « Ah bah, ça ne va pas coûter très cher ». Parce qu'en fait, depuis longtemps, il y a des espèces de préjugés de société qui disent que vous savez biologiquement une femme ne peut pas créer des œuvres de grande envergure et voilà, donc souvent et bien il y a eumais par contre en littérature, et bien comme c'est écrit, il y a le langage comment va se cacher la femme écrivain. Comment elle va faire pour être acceptée ? Il va falloir qu'elle se déguise comme George Sand qui s'habillait en homme ou qui prenait un pseudonyme ou alors elle va, inverser les rôles. Alors ça, c'est Marguerite Yourcenar. Donc Marguerite Yourcenar c'est extraordinaire parce qu'elle a pris un masque permanent et elle était misogyne. Enfin, ce n'est pas possible dans toutes ses œuvres depuis le début, elle se met dans la peau d'un homme. Donc, elle ne dit jamais la narratrice, c'est toujours un narrateur. Le personnage principal, donc le protagoniste, c'est toujours un homme. Elle n'a pas accepté sa voix de femme. Et c'est quand même très triste. C'est une écrivaine extraordinaire et je me demande si elle était née au XXI^e siècle, est-ce qu'il y aurait moyen qu'elle puisse parler avec la voix d'une femme.

V. M. M. : Et vous, maintenant quand vous travaillez, vous écrivez...

T. L. : Pour moi, comme j'écris académiquement pour l'instant. Ce n'est pas moi qui me mets en scène. En fait, moi ça me pose un énorme problème parce que j'ai beau être féministe, je vois bien que quand même il y a des rôles dans la société entre homme et femme. Une femme en général, on attend d'elle, ce n'est pas elle qui va faire le premier pas souvent donc et quand c'est mis en scène, la société fait en sorte qu'on est finalement assez passive dans nos rôles. Par exemple, pour ce qui est des sentiments amoureux, il y a toujours une énorme différence entre les hommes et les femmes dans la façon dont on est courtisé. Bon peut-être pas dans le quotidien. De toute façon dans le quotidien, ce n'est plus tellement romantique, donc ça change tout. Ce n'est pas du tout la même chose. Mais dans l'approche sentimentale entre un homme et une femme, il y a quand même des codes. Et on n'écrit pas tellement sur le quotidien. Ce qu'il se passe dans l'écriture, on ne va pas parler de : aujourd'hui, il a laissé trainer ses chaussettes. Ça, on ne raconte pas

tellement, on raconte plutôt le mystère. Le mystère s'est créé par la femme qui est un objet du désir. Donc, je trouve que c'est la voix de la femme, elle est encore soumise à ses contraintes sociales. Ou alors on regarde Colette, par exemple, c'était une actrice. Une actrice à son époque s'était considérée comme de la prostitution. Et si on regarde un peu plus tard, Marguerite Duras, je garde au XXe siècle. Avant, il y a encore des choses à dire et puis, les musiciennes alors ça, c'est une autre histoire, une autre catégorie. Pour ce qui est de Marguerite Duras, elle a écrit quand elle avait 60 ans, c'était en 86, elle a eu un prix Goncourt pour « L'amant » où elle raconte ses autobiographies. C'est une espère de métaphore de l'écriture. Quand Marguerite Duras, elle raconte comment à l'âge de... ça passerait difficilement aujourd'hui... comme adolescente, il me semble qu'elle a 15 ans. C'est une petite fille blanche au Vietnam, en Indochine en fait à l'époque qui a sa première aventure sexuelle avec un Chinois qui doit avoir la trentaine. Ce qui serait aujourd'hui...comment ça passerait ça ? Ce serait difficile, car là, elle était mineure. Mais elle inverse les rôles. C'est elle qui contrôle toute l'histoire. C'est elle qui fait souffrir son amant. Et c'est comme ça qu'elle inverse un peu l'image, mais quand même elle se présente comme une prostituée et elle n'en a pas honte du tout. Mais il a quand même fallu qu'elle inverse les rôles. Mais elle a gardé tous les préjugés de la société sur elle-même, elle les a gardés, elle les a caricaturés. C'est assez incroyable quand même. C'est vrai qu'il y a quelque chose qui se passe, je ne sais pas dans quelle génération comment ça va se passer. Ça ne peut que changer, car il y a une évolution permanente.

V. M. M. : Quelle est l'origine de l'intérêt pour l'art et pour cette discipline ?

T. L. : En fait, je pense que ça a toujours existé en moi. J'ai déjà une famille de musiciens. Et quand j'étais petite à l'école primaire, je me suis vraiment ennuyée à mourir. Il n'y avait rien à faire. C'était très, très, très, lent, et puis, je faisais du piano... Du coup, je suis sortie de l'école, je n'ai pas été à l'école pendant 3 ans, mais j'étais à l'école par correspondance et ça allait beaucoup plus vite. Ma vie à complétement changée, c'étaient les plus belles années de ma vie. J'avais une heure de cours le matin, je prenais des cours avec une personne qui enseignait tout en fait. Qui était assez extraordinaire et ce n'était pas seulement scolaire. Tout ce qui était scolaire se passait très bien, mais j'apprenais tout (la nature). J'apprenais à lire, mais aussi à comprendre la nature, plein de choses qui n'étaient pas du tout dans les livres. Et l'après-midi, je faisais tout ce que je voulais, c'étaient vraiment des années extraordinaires. Je pouvais écrire, je pouvais m'enfermer dans une pièce et j'écrivais. Ou alors, je faisais de la peinture, je faisais beaucoup de piano évidemment et je pense que je sais écrire, j'ai écrit en fait.

Quand j'étais petite, je me souviens, j'étais en vacances en Suisse et j'étais en train d'écrire quelque chose, j'avais 5 ans, je venais d'apprendre à écrire. Et j'ai écrit un poème et je ne savais même pas que ça existait en fait. Et quelqu'un m'a demandé : « Qu'est-ce que tu écris ? » - « Bah, je ne sais pas, j'écris ce que j'ai envie de dire » - « Tu as écrit un poème » - « Mais je ne sais pas ce que c'est un poème. Qu'est-ce que c'est ? ». Donc, je ne sais pas. En fait, c'est ça que je préfère. De tout, c'est écrire. Mais après, en même temps, je pense que le fait que j'ai quand même une occupation qui m'a pris beaucoup de temps, enseigner. D'accord, j'ai écrit une thèse. J'en ai écrit deux d'ailleurs. Mais ce n'est pas là-dedans que je suis vraiment. Quoique quand on dit que les gens qui écrivent des thèses en fait, c'est eux. Et moi, c'est intéressant parce que ma thèse, c'était sur la fragmentation dans la littérature du XIIe siècle en France. La fragmentation donc c'est si on considère qu'une thèse, ça reflète un peu qui on est. Alors je pense que oui, j'ai été fragmentée entre plusieurs cultures, plusieurs disciplines, etc. Et en même temps, c'était très académique. Et en plus, le chapitre qui m'a le plus intéressé dans ce que je faisais, c'était sur le désir, c'est-à-dire comment la littérature du XIIe siècle essaie de rendre le désir éternel, qui ne s'arrête jamais. Parce que quand on regarde une relation quand elle se développe jusqu'au bout, il y a la période du désir et puis après que le désir est accompli, il faut faire autre chose. Il y a autre chose qui se passe. Je n'ai jamais dit que c'était moins bien, mais eux, ils se disent à chaque fois : « Ah ça y est, elle/il a atteint son but ; bah alors, on va leur mettre un petit obstacle ». Et à chaque fois, il y a quelque chose qui fait que ça ne marche pas donc il y a autre chose - Ah il va mourir - Ah non, il va ressusciter - Enfin, il y a plein de choses comme ça qui font que ça ne s'arrête jamais. Et l'idée, l'exemple absolu de ça, c'est le Graal. Le Graal on ne sait même pas ce que c'est, mais tout le monde lui court après. On dit : « Je vais chercher le Graal ». C'est quoi un Graal, on ne sait pas ce que c'est, mais ce n'est pas grave, on en a envie. Et ça ne s'arrête jamais. C'est un peu ça en fait.

V. M. M. : C'est très intéressant. J'ai envie d'entendre beaucoup, beaucoup. Y a-t-il des gens qui t'ont encouragé ?

T. L. : J'étais bien entourée. J'ai eu beaucoup de chance. Tous les gens qui m'ont entouré, m'ont encouragé à écrire, à faire des tas de choses en fait. Ça ne s'est jamais arrêté en fait.

V. M. M. : As-tu rencontré des obstacles ?

T. L. : Ce sont les mecs en fait. Je suis juste un exemple qui s'est passé pour d'autres femmes. Ce qui m'a fait partir de France, c'est que j'étais avec quelqu'un qui me disait qui m'aimait, mais il était extrêmement possessif et il faisait tout pour que je ne m'accomplisse pas. Et en même temps, il me disait : « Je t'aime, je t'aime ». Et après, ça a explosé. C'est pour ça que je suis partie aux États-Unis, je me suis dit là au moins, on va me foutre la paix. Ce sont ça les obstacles et moi-même, j'ai

intégré ces espèces de préjugés. Je dois être moins intelligente, je dois avoir moins de dons qu'un homme... Car j'ai fini par croire ça. Ce sont ça les exemples. Et ça, ça m'a pris beaucoup de temps, il a fallu que je prouve en fait. Je vais finir ma thèse, je serai prof dans une université, je dois prouver des choses. Bon allez, maintenant, je pense que je suis prête à faire ce que je veux toute seule.

V. M. M. : Qu'est-ce le « ... » peut faire ?

T. L. : Moi, je veux finir ce travail sur les dernières œuvres parce que là, ça me passionne complètement. Les dernières œuvres qui sont la libération de l'artiste en dehors du genre. Quand il se libère de la société, c'est là qu'il est lui-même. Idéalement, il faudrait être comme ça dès le début, mais malheureusement, il y a beaucoup de gens qui sont conditionnés par la société. Surtout quand on regarde dans l'histoire des femmes, dans toutes les disciplines, elles sont conditionnées. Par exemple, les musiciennes et les compositrices, il n'y a pas une personne. Citez-moi une femme compositrice ! Ils ne peuvent, il n'y pas. Et il y en a des centaines. Tu t'en rends compte ? Ils ont tout effacé. Dans les dictionnaires, dans les encyclopédies, il n'y en a pas. Et pourtant, il y en a des tonnes. Comment c'est possible en fait ? Franchement, on n'a même pas commencé à les réhabiliter. C'est fou ! Quand on écoute leur musique, heureusement, là, on écoute leur musique. Je vais demander à des hommes de me dire : est-ce que vous pensez que c'est écrit par un homme ou une femme et on ne peut pas savoir. Il y en a qui ont été complètement effacées des encyclopédies. Elles ne sont plus dans les dictionnaires.

V. M. M. : Pourquoi ?

T. L. : Parce qu'on s'est dit : « Elles sont nulles. Ce sont des femmes ». Je t'assure, c'est vrai, c'est comme ça. Si tu veux, je te ferai écouter tout à l'heure, tu vas halluciner. Il y en a une par contre au Venezuela avec son tempérament, elle a réussi, mais on ne parle plus d'elle. Et bien, elle a réussi parce que c'est un génie du piano et elle était très belle. Je n'ai pas encore fait beaucoup de recherche sur elle, mais elle était belle, elle s'est mariée 4 fois. Et je me demande si elle ne s'est pas fait exploiter quelque part parce qu'elle était belle. Mais c'était non seulement une « pusiennne », mais c'est aussi une compositrice extraordinaire. Mais bon, quand elle est décédée, elle a disparu. C'est comme Clara Schumann, c'est la femme de Schumann. C'est une enfant prodige, un peu comme Mozart et elle gagnait beaucoup d'argent parce qu'elle donnait plein de concerts et qu'elle était exceptionnelle. Et Schumann, il ne gagnait pas beaucoup d'argent. C'est elle qui gagnait tout l'argent de la famille. Par contre, lui i disait quand il était ensemble, je sais, j'ai lu ça, j'étais choquée. Tu peux me laisser le piano, c'est moi qui vais en jouer. Ils étaient heureux. Qui a subi des choses comme ça ? C'est incroyable de penser que des gens aussi intelligents que Schumann aient pu faire des choses pareilles.

V. M. M. : Avez-vous subi des discriminations en tant qu'artiste femme d'origine ?

T. L. : Évidemment. Déjà les discriminations, je les ai toutes subies parce que déjà, quand j'étais petite, ça se voyait que je n'étais pas blanche. Comme non-blanche, il y avait forcément des gamins, pas tout le monde, mais forcément. Aux États-Unis, pas blanche et pas américaine non plus. Ah, elle est française en plus. Et puis si tu n'as même pas un mari blanc qui joue au baseball, ça la fout mal. Non, mais je te jure.

V. M. M. : As-tu des exemples ?

T. L. : Aux États-Unis, on me demande : « Est-ce que tu as été adoptée ? » Non. Parce qu'ils ont plein de « certitudes ». Elle est asiatique donc elle a dû être adoptée. Est-ce que vous étiez des « Boat people » ? Enfin ce genre de truc. Ou alors, quelqu'un qui se croit très intelligent et très cultivé. C'était au consulat belge à Los Angeles : « Vous êtes de quelle ancienne colonie ? » Ce sont surtout les racistes. Alors comme une femme, oui, j'en ai subi. Enfin, comme femme, c'est tout le temps, mais moi ça me fait rire. En plus, ce qui est raciste... Finalement, il y a le raciste inversé. C'est dire que vous êtes d'une très ancienne civilisation, mais eux, par contre, non, tu vois, c'est... Et puis quand j'étais petite dans le métro, mais je ne suis pas la seule. Ça arrive à tout le monde, tout le monde, tout le monde. Dès que tu n'es pas blanc, on va te sortir des énormités. Je me souviens tous les mardis à midi, je prenais le métro sur la ligne 13, à la même station de métro, il y avait une dame qui me disait : « Retournez dans votre pays ». De la 6^e à la terminale, mais je la trouvais tellement ridicule qu'en fait, je trouvais que c'était elle qui était ridicule dans l'histoire. Bon, une autre histoire.... Un jour, il pleuvait, j'étais dans un petit café et il pleuvait énormément à Paris et puis il y a eu un chien qui me monte dessus et il était tout mouillé. Et on était au mois de novembre et franchement, je n'avais pas envie d'être mouillée. De ressortir toute mouillée dans la pluie. Et bien la propriétaire du chien me dit : « Vous pouvez quand même le laisser, nous, on vous a bien laissé rentrer dans ce pays ».

V. M. M. : Ce n'est pas vrai !

T. L. : Ça arrive à tout le monde. Je suis sûr que tu as des exemples. Mais c'est fou quand même.

Mais ça m'est égal. Je n'ai pas dit que tous les Français étaient des racistes, pas du tout. Il y a des discriminations dans tous les sens. Je n'ai pas dit que tous les hommes étaient sexistes. Il se trouve que j'ai eu une expérience avec quelqu'un qui était très sexiste. Mais bon, ça n'a pas toujours été le cas. Par contre, j'ai eu une autre expérience avec quelqu'un qui était incroyablement intentionné. Il m'a beaucoup aidé. Ça n'avait rien avoir avec le fait que... J'ai du mal à raconter, car c'est quelqu'un

que j'adorais. Mais en fait, au plus, ça marchait pour moi au plus, il était malheureux. Alors franchement, est-ce que c'était sexiste ou pas, je ne sais pas. Franchement, ma vie ce n'est pas ça.

V. M. M. : Parvenez-vous à vous épanouir artistiquement ?

T. L. : Ce n'est jamais fini en fait. J'apprends, j'apprends tout le temps. Je n'ai pas encore fait ce que je voulais complètement. J'ai fait des petits bouts en fait, je pense. Par petites étapes, il y a des choses qui me font plaisir, tant que j'ai réussi à le faire. Mais je cherche tout le temps.

V. M. M. : Votre art sert-il à parler des choses, à dénoncer des choses et/ou des besoins de raconter ? Ta pratique artistique dénonce-t-elle des choses ?

T. L. : Pas de façon négative. Moi, je pense qu'il y a toujours une façon... Je n'aime pas tellement gérer ma vie de cette façon. Je n'aime pas dire quelque chose de négatif. Je trouve qu'il y a toujours quelque chose pour progresser et qui doit ouvrir sur quelque chose de positif. Dénoncer ce n'est pas tellement mon... sauf si quelque chose me choquait, quelqu'un qui fait du mal à une autre personne, là je le ferais. Mais en général, oui bien sûr qu'il y a des attitudes qui ne sont pas très positives, mais justement, je pense que tout le monde est capable d'écouter. J'aime bien entendre une personne qui défend quelque chose de négatif, je veux écouter et savoir s'il n'y a pas moyen d'en faire quelque chose de constructif.

V. M. M. : Qu'est-ce qui pourrait être amélioré pour vous mettre en pratique véritablement votre art ?

T. L. : Ça ne dépend que de moi. C'est de par l'attente des autres. C'est avoir le courage de dire : je fais ce que je pense, je peux faire dans la limite de mes capacités. Mais je ne vais pas l'attendre des autres. J'essaie d'aller le plus loin possible avec ce que j'ai.

V. M. M. : Qu'espérez-vous, qu'attendez-vous des institutions, des citoyens français pour plus d'équité envers les femmes souhaitant être artistes ?

T. L. : S'il y a des soutiens financiers, des ouvertures... Ce serait bien déjà une reconnaissance peut-être des femmes. Une reconnaissance sincère. Quelque chose qui vient vraiment d'une vraie croyance en l'absurdité de claquer des certitudes sur les genres. Surtout des stéréotypes qui sont basés sur le biologique. Non, mais franchement, une interprétation biologique sur les capacités des femmes, c'est un peu ce dont on ne s'est pas encore débarrassé.

V. M. M. : En tant que Loli, qu'est-ce que tu as comme conseil à donner aux femmes qui souhaiteront être artistes, à la nouvelle génération ?

T. L. : Je pense qu'elles sont déjà moins encombrées que moi, je l'étais à leur âge. Elles ont moins de préjugés. De toujours croire en elles. De toujours croire qu'il n'y a aucune différence essentielle entre les genres et tout ça, ce sont des choses qui ont été imposées par la société, mais au fond, il n'y a aucune raison qu'elles gagnent moins d'argent. Il n'y a aucune raison qu'elles soient dévaluées pour ce qu'elles font, qu'elles soient jugées à cause de leur genre, etc.

V. M. M. : Ma dernière question : seriez-vous intéressée de participer activement à une plateforme de rencontre encourageant le dialogue autour de l'art et pour les femmes artistes de cultures diverses et internationales dans le but de se faire entendre au niveau européen ?

T. L. : Oui, pourquoi pas. Bien sûr.

V. M. M. : Merci beaucoup, Loli.